

## Kant et le concept d'*Aufklärung* de Reinhold

Claude Piché, Université de Montréal

---

Ce texte est demeuré inédit sous cette forme. Il a été publié en version abrégée sous le même titre dans L. Bianchi, J. Ferrari et A. Postigliola (dir.), *Kant et les Lumières européennes*, Naples/Paris, Liguori et Vrin, 2009, p. 133-140.

---

**RÉSUMÉ** : Lorsque l'on évoque le nom de K. L. Reinhold, on songe immédiatement à celui qui au milieu des années 1780 a largement contribué à faire connaître la philosophie critique grâce à ses *Lettres sur la philosophie kantienne* (1786-1787). Mais c'est un fait moins connu qu'avant même d'avoir pris contact avec la pensée de Kant, Reinhold avait publié en 1784 un article intitulé « Pensées sur les Lumières ». La coïncidence est frappante, puisque c'est bien sûr en 1784 que Kant publie « Qu'est-ce que les Lumières ? ». Or, le fait que ces deux textes aient été rédigés en parallèle présente de ceci d'intéressant que les divergences importantes qui s'y font jour nous aident à saisir les motivations philosophiques profondes de Reinhold et à mieux comprendre les raisons qui le pousseront à dépasser le criticisme kantien à l'aide de sa « philosophie élémentaire ». Si l'on reprend ce qui selon Foucault constitue les deux dimensions de l'*Aufklärung*, « croissance des capacités » et « croissance de l'autonomie », force est d'avouer que Reinhold se réclamerait de la première, et Kant de la seconde.

**MOTS CLÉS** : Kant, Reinhold, Foucault, *Aufklärung*, connaissance, autonomie.

**ABSTRACT** : When one reads the name K. L. Reinhold, one thinks immediately of the one who in the middle of the 1780's has largely contributed to the notoriety of critical philosophy through his *Letters on the Kantian Philosophy* (1786-1787). But a fact that may be less well known is that Reinhold, before he got acquainted with Kant's thought, had published in 1784 an article entitled "Thoughts on the Enlightenment." There is here a striking coincidence since, as we know, Kant published "What is Enlightenment?" the same year. The fact that both texts have been written independently from one another allows us to single out significant differences between the two, and to understand Reinhold's ultimate philosophical motivations and the reasons that will lead him to go beyond Kantian criticism with his "Elementarphilosophie." If we consider what according to Foucault are the two dimensions of *Aufklärung*, namely "increase of the capacities" and "increase of autonomy," then we are forced to admit that Reinhold would claim for himself the first, and Kant the second.

**KEYWORDS** : Kant, Reinhold, Foucault, Enlightenment, knowledge, autonomy.

\* \* \*

Lorsque l'on évoque le nom de Karl Leonard Reinhold, on songe d'abord à celui qui au milieu des années 1780 a largement contribué à faire connaître la philosophie critique grâce à ses *Lettres sur la philosophie kantienne* (1786-1787). Mais c'est un fait beaucoup moins connu qu'avant même d'avoir été mis en contact avec la pensée de Kant, le même Reinhold avait publié

en 1784 dans le *Teutsche Merkur* un article en trois livraisons intitulé « Pensées sur les Lumières ». La coïncidence est frappante, puisque c'est bien sûr en 1784 que Kant publie ses idées à ce sujet dans sa réponse à la question « Qu'est ce que les Lumières? ». Or, le fait que ces deux textes aient été rédigés en toute indépendance l'un de l'autre présente ceci d'intéressant que les divergences importantes qui s'y font jour peuvent nous aider à saisir les motivations philosophiques profondes de Reinhold et à mieux comprendre les raisons qui le pousseront à dépasser la philosophie kantienne par ce qu'il appellera en 1790 sa « philosophie élémentaire ».

Dans ce qui suit, nous allons, dans un premier temps, esquisser à grands traits l'enjeu que représente l'*Aufklärung* pour Kant afin d'être en mesure d'établir, dans un second temps, le contraste avec Reinhold. Si l'on souhaite caractériser de façon préliminaire les options en présence ici, on peut se référer au vers d'Horace cité par Kant au début de son article : *sapere aude !* C'est-à-dire : « aie le courage de te servir de ton propre entendement », ou encore, « aie l'audace de savoir ». Certes, il va de soi que les deux auteurs seraient prêts à retenir les deux éléments que comporte cette phrase latine déjà répandue au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> : le courage, d'une part, et le savoir, de l'autre. Mais à lire leur texte de plus près, on se rend compte que chacun d'eux fait porter l'accent sur l'un des deux éléments de la formule. Ainsi Kant se réclame-t-il sans équivoque de la dimension de courage qui est implicite à ce mouvement qu'est l'*Aufklärung*. Celui-ci implique une prise en main de soi-même, laquelle procède évidemment d'une décision, si bien que les Lumières pour Kant sont d'abord et avant tout une question de volonté et de liberté, en un mot d'autonomie, au sens large du terme. En revanche, Reinhold porte son regard sur le second élément de la formule, à savoir sur la dimension proprement cognitive des Lumières. En insistant de la sorte sur le savoir et sur la science, Reinhold rejoint une tendance forte dans la constellation des Lumières, tendance que l'on retrouve par exemple chez un Mendelssohn, qui dans sa réponse à la question posée en 1783 dans la *Berlinische Monatsschrift* à propos de la définition des Lumières, caractérise précisément l'*Aufklärung* comme le volet « théorique » d'un ensemble plus vaste qu'il appelle la *Bildung*<sup>2</sup>. Il convient de noter toutefois que l'importance

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet la note d'E. Bahr jointe à son édition du texte de Kant « Was ist Aufklärung ? », dans le recueil du même titre, Stuttgart, Reclam, 1974, p. 57.

<sup>2</sup> Moses Mendelssohn, « Über die Frage : was heisst aufklären ? », dans E. Bahr (éd.), *Was ist Aufklärung ?*, p. 6, souligné par nous : « Diesem nach würde die Aufklärung einer Nation sich verhalten 1) wie die Masse der Erkenntnis, 2) deren Wichtigkeit, d.i. Verhältnis zur Bestimmung a) des Menschen und b) des Bürgers, 3) deren Verbreitung durch alle Stände, 4) nach Massgabe ihres Berufs... ». Voir à ce sujet les remarques, malheureusement insuffisantes, d'Herbert Adam, *Carl Leonhard Reinholds philosophischer Systemwechsel*, Heidelberg, Carl Winter, 1930, p. 32-35.

accordée par Reinhold à l'aspect cognitif de l'*Aufklärung* ne signifie pas que la dimension pratique en soit absente. Au contraire, elle s'y manifeste sous la forme des retombées positives qui ne peuvent manquer de découler de la connaissance vraie, lorsque celle-ci est communiquée à toutes les couches de la société. Mais cette efficacité du savoir dépend de son exactitude et de sa fondation dans une connaissance philosophique absolument certaine. Nous serons donc en mesure de mieux saisir, dans un troisième temps, pourquoi Reinhold est amené à dépasser la philosophie critique pour l'amener au niveau d'une « science rigoureuse<sup>3</sup> », absolument sûre, reposant sur des fondements indubitables. En ceci, Reinhold cherchera tout simplement à concrétiser un idéal de scientificité qui se trouve au coeur de sa conception de l'*Aufklärung*. Dès lors, on comprend aisément pourquoi Kant, qui ne se reconnaît pas dans cette conception, refusera toujours, malgré les demandes insistantes et répétées de Reinhold, d'endosser publiquement le projet d'une philosophie élémentaire et d'approuver les développements que Reinhold a tenté de lui donner. En somme, si les deux auteurs s'entendent pour affirmer qu'en cette fin du XVIIIe siècle l'*Aufklärung* n'est pas encore réalisée, ils divergent toutefois radicalement d'opinion quant à l'allure que doit prendre ce mouvement<sup>4</sup>.

### 1 – Kant. L'autonomie de la pensée

Dans les lignes qui suivent l'énoncé de sa fameuse définition de l'*Aufklärung*, selon laquelle être éclairé signifie sortir de l'état de tutelle, Kant mentionne trois éléments dont il souligne l'importance en les mettant en italiques : l'état de tutelle, la responsabilité personnelle et le fait de se servir de son propre entendement. Il convient d'accorder toute l'attention voulue à ces éléments explicitement mis en relief dans la définition. Ainsi l'état de minorité représente-t-il une forme de soumission à l'autorité. Or, l'autorité en question ici n'a rien à voir avec une oppression

---

<sup>3</sup> Reinhold, « Über die Möglichkeit der Philosophie als strenge Wissenschaft », dans le même, *Beiträge zur Berichtigung bisheriger Missverständnisse der Philosophen*, Tome 1 (1790), éd. F. Fabbianelli, Hambourg, Meiner, 2003, p. 229-251; tr. fr. F.-X. Chenet, « De la possibilité de la philosophie comme science rigoureuse » dans K. L. Reinhold, *Philosophie élémentaire*, Paris, Vrin, 1989, p. 123-136.

<sup>4</sup> Kant, « Beantwortung der Frage : Was ist Aufklärung ? », AK VIII, 40; tr. fr. H. Wismann, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? », dans *Œuvres philosophiques* II, Paris, Gallimard, Coll. « La Pléiade », 1985, p. 215. Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », reproduction photomécanique dans Karl Leonhard Reinhold, *Schriften zur Religionskritik und Aufklärung 1782-1784*, Z. Batscha (dir.), Brême et Wolfenbüttel, Jacobi Verlag, 1977, p. 360 ; voir également du même, « Über die neuesten patriotischen Lieblingsträume in Teutschland » (1784), in *ibid.*, p. 410.

brutale et implacable issue d'une contrainte extérieure<sup>5</sup>. C'est d'ailleurs le second élément mis en évidence qui nous en informe : si une autorité s'impose ici, c'est l'individu qui en est lui-même responsable dans la mesure où il y consent de plein gré. En effet, c'est par pure paresse, sinon en raison d'une certaine dose de lâcheté, nous dit Kant, que l'individu renonce à s'assumer lui-même, qu'il refuse de trouver en soi-même sa propre autorité. Ce qui correspond au manque de courage, que Kant commande de surmonter par l'injonction *sapere aude* ! L'individu doit avoir le courage, et c'est là le troisième élément mis en relief, de se servir de son propre entendement. Par là, on rejoint, bien sûr, la maxime du « penser par soi-même », telle que reprise au § 40 de la *Critique de la faculté de juger* et explicitement identifiée comme la maxime de l'*Aufklärung*.

Ce qu'il y a de remarquable cependant dans la démarche de Kant, c'est qu'il ne met pas l'accent directement sur la dimension cognitive du processus de sortie hors de l'état de tutelle. L'entendement et la raison, comme facultés de connaître, ont certes un rôle à jouer, mais dans l'article de 1784 seul le mot « propre » apparaît en italiques dans l'exhortation à « se servir de son propre entendement ». Cela signifie que ce qui compte au premier chef pour Kant, c'est le caractère individuel et délibérément assumé de l'*Aufklärung*. Le processus doit provenir d'une motivation profonde et d'une décision personnelle qui consiste à secouer le joug d'une autorité extérieure, à laquelle, au départ, on a accepté de faire place. Michel Foucault, dans son essai sur les Lumières, a bien repéré ce motif de kantien, lorsqu'il écrit à propos de Kant qu'on ne peut sortir de l'état de minorité « que par un changement qu'il [l'homme] opérera *lui-même* sur *lui-même*<sup>6</sup> ». On le voit, l'*Aufklärung* implique une démarche personnelle qui fait appel à une responsabilité envers soi-même librement assumée.

Ces trois éléments mis en relief dans le texte de 1784 se situent en fait au coeur de la conception kantienne des Lumières. En effet, c'est précisément sur cette dimension d'autorité désormais intégrée en soi-même qu'insistera à nouveau en 1786 le texte intitulé « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? ». Dans la présentation très condensée qu'il fait de l'*Aufklärung* dans une note de bas de page, c'est à nouveau le motif de l'autonomie qui ressort clairement. Il est en fait question ici d'autonomie au sens large du terme, même si dans les faits Kant n'emploie pas ce mot, préférant sans doute le réserver à son usage en morale, tel qu'il l'a porté pour la première

---

<sup>5</sup> Cf. Voir le commentaire de Gérard Raulet sur cette question dans le recueil dont il a assuré la direction : *Aufklärung. Les lumières allemandes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1995, p. 38.

<sup>6</sup> Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Paris, Bréal, 2004, p. 66, souligné par nous.

fois à l'attention du public l'année précédente dans la *Fondation de la métaphysique des moeurs*<sup>7</sup>. Or, l'absence du terme n'empêche pas le lecteur de constater que Kant, de manière non équivoque, a recours ici à l'idée d'autonomie, tout en donnant une plus grande extension à ce terme, qui a trait en l'occurrence à la liberté de penser en général : « la liberté de penser signifie... la soumission de la raison aux seules lois qu'elle se donne à elle-même<sup>8</sup> ». Le problème de la liberté de penser est ici à coup sûr envisagé à la lumière de la thématique générale de la vérité. Mais ce qui importe encore une fois, ce n'est pas tant la teneur cognitive, voire la valeur de vérité, de la loi que l'on se donne à soi-même, que le fait qu'elle procède de sa « propre » raison. À vrai dire, c'est l'*auto*-nomie de la pensée qui devient ici le critère ultime de la vérité.

Penser par soi-même signifie chercher en soi-même (c'est-à-dire dans sa propre raison) la suprême de pierre de touche de la vérité ; et la maxime de penser par soi-même en toute circonstance est l'*Aufklärung*... Se servir de sa propre raison ne signifie rien de plus que se demander à propos de tout ce que l'on doit admettre : est-il praticable d'ériger en principe universel de l'usage de sa raison... la règle découlant de ce que l'on admet<sup>9</sup> ?

À l'évidence, la conception des Lumières énoncée ici demeure très formelle, dans la mesure où l'on ne spécifie pas en quoi précisément doit consister la règle adoptée par l'individu. Tout ce qu'il importe de respecter, c'est que cette règle provienne d'une raison qui soit la sienne propre.

L'*Aufklärung* semble donc être une question d'autonomie, voire d'authenticité pour Kant, plus que de connaissance objective. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir Kant qualifier de « négative » sa définition. Mais au même moment il indique qu'il faut qu'il en soit ainsi et qu'il n'est pas nécessaire de partir à la recherche d'un savoir positif, qui résiderait par exemple dans une

<sup>7</sup> Kant, *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, AK IV, 440 ; tr. fr. A. Renaut, *Fondation de la métaphysique des moeurs*, dans *Métaphysique des Mœurs* I, Paris, Garnier-Flammarion, 1994, p. 123. Kant emploie toutefois l'expression « hétéronomie de la raison » pour caractériser précisément ce que l'*Aufklärung* doit s'appliquer à surmonter, si la raison doit pouvoir sortir de sa passivité et devenir législatrice pour elle-même. Cf. Kant, *Kritik der Urteilskraft*, § 40, AK V, 294 ; tr. fr. A. J.-L. Delamarre, *Oeuvres philosophiques* II, p. 1073.

<sup>8</sup> Kant, « Was heisst : sich im Denken orientieren ? », AK VIII, 145 ; tr. fr. P. Jalabert, « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? », dans *Œuvres philosophiques* II, p. 543.

<sup>9</sup> Kant, « Was heisst sich im Denken orientieren ? », AK VIII, 146-147 ; tr. fr. revue, p. 545, note. Cf. Refl. 6204, AK XVIII, 488. Il est intéressant de noter dans cet extrait que la raison n'intervient qu'entre parenthèses. Olivier Dekens, dans sa présentation de l'essai de Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, fait remarquer que Diderot, dans la notice « *Éclectique* » de l'*Encyclopédie*, avait lui-même déjà fortement insisté sur la dimension d'autonomie propre aux Lumières : « L'éclectique est un philosophe qui, foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot tout ce qui subjugue la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison [...] L'ambition de l'éclectique est moins d'être le précepteur du genre humain que son disciple ; de réformer les autres, que de se réformer lui-même. » P. 47. Lorsqu'il prône l'autonomie en matière de religion, Kant est en fait l'héritier de Voltaire et de Bayle. Voir à ce sujet Jean Ferrari, « Raison kantienne et rationalité des Lumières », dans *Kant und die Berliner Aufklärung. Akten des IX. Internationalen Kant-Kongresses*, V. Gerhardt et coll. (dir.), Berlin et New York, de Gruyter, 2001, p. 258.

connaissance objective. La véritable intention des Lumières, avons-nous dit, réside dans une prise en main de soi-même par soi-même, ce qui vaut également en matière de vérité. Dans sa définition de l'*Aufklärung*, Kant n'est donc pas à la recherche d'un critère objectif de la vérité, celui-ci risquerait de détourner du véritable enjeu. Ainsi donne-t-il l'exemple de l'individu qui, pour se débarrasser de l'emprise de la superstition, n'a aucunement besoin de s'appuyer sur des raisons objectives, en l'occurrence sur des connaissances précises. C'est le geste de refuser une autorité illégitime, parce que déraisonnable, qui compte. Et pour ce, il n'est pas besoin de science<sup>10</sup>. Au contraire, si on porte attention aux indications contenues dans la note du texte de 1786, Kant mentionne très clairement que son concept d'*Aufklärung* ne repose pas, contrairement à une idée reçue, sur la connaissance, celle-ci ne servant dans bien des cas qu'à masquer l'absence du « penser par soi-même ».

Elle [l'*Aufklärung*] n'implique pas assurément tout ce qu'imaginent ceux qui situent l'*Aufklärung* dans les connaissances [*Kenntnisse*]; car elle représente bien plutôt un principe négatif dans l'usage de notre faculté de connaître, et l'homme débordant de connaissances est souvent le moins éclairé quand il s'agit d'en user<sup>11</sup>.

En marquant ainsi ses distances par rapport à une *Aufklärung* fondée sur l'accroissement et le raffinement des connaissances, il va de soi que Kant s'oppose à tout un courant de pensée à l'intérieur des Lumières, courant auquel s'associe Reinhold de façon très manifeste, comme nous allons le voir. C'est qu'en fait, pour Kant, être maître de soi-même en toute circonstance est plus important que de posséder un savoir susceptible, par exemple, de conduire à des applications utiles. La conception de l'*Aufklärung* qu'il défend montre qu'il est d'abord préoccupé par ce qui fait la dignité de l'homme comme être raisonnable. Et celle-ci réside dans sa liberté. Sans doute a-t-il lui-même été tenté pendant un certain temps par une *Aufklärung* axée sur le savoir, mais il a vite été ramené à l'ordre : l'autonomie, tant théorique que pratique, a plus de prix que tout savoir scientifique.

Il est sans doute pertinent de rappeler ici la célèbre confession de Kant qui au milieu des années 1760 avoue sa dette envers Jean-Jacques Rousseau à cet égard :

---

<sup>10</sup> Ceci n'est d'ailleurs pas sans rappeler les développements de Kant dans le chapitre de la *Critique de la raison pure* intitulé Discipline de la raison pure relativement à son usage polémique, d'après lesquels il est permis, sur la base d'un examen critique visant à fixer les limites de la connaissance par raison pure, de refuser comme illégitime la prétention du dogmatique. Cf. Kant, *Kritik der reinen Vernunft* A 738/B 766 - A 769/B 797.

<sup>11</sup> Kant, « Was heisst : sich im Denken orientieren ? », AK VIII, 146; tr. fr., p. 545, note. Voir à ce sujet les remarques fort pertinentes de Sabine Roehr dans son ouvrage *A Primer on German Enlightenment, with a Translation of Karl Leonhard Reinhold's The Fundamental Concepts and Principles of Ethics*, Columbia et Londres, University of Missouri Press, 1995, p. 36.

Je suis moi-même par inclination un *chercheur*. Je ressens toute la *soif de connaître* et l'inquiet désir d'avancer en cette voie ou encore le contentement lors de tout progrès accompli. Il fut un temps où je croyais que cela seul pouvait constituer l'honneur de l'humanité et je méprisais le peuple qui est *ignorant* de tout. C'est Rousseau qui m'a remis sur le droit chemin. Cette supériorité qui m'aveuglait disparaît ; j'apprends à honorer les hommes<sup>12</sup>...

On comprend alors pourquoi Kant dans « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? » écarte un modèle d'*Aufklärung* fondé exclusivement sur le progrès des connaissances. Le seul critère de vérité qu'il retient est au contraire la maxime du penser par soi-même, de l'autonomie de la pensée, maxime qui est au pouvoir de tout un chacun, quelle que soit sa condition.

## 2 – Reinhold. Élucidation et éducation

Quand Reinhold rédige son article « *Gedanken über Aufklärung* » à l'été 1784, il n'est installé que depuis peu à Weimar, où il a été accueilli par Wieland, le directeur de la revue *Der Teutsche Merkur*, dans laquelle paraîtra son texte et qui s'inscrit de plain-pied dans la mouvance des Lumières. On sait que Reinhold a vécu à Vienne jusqu'en 1783, où il a d'abord été Jésuite, puis moine Barnabite. Il s'intéresse alors à la réforme du catholicisme menée par l'empereur Joseph II et son texte de 1784 comporte encore des allusions, parfois critiques, à l'*Aufklärung* viennoise<sup>13</sup>. Sa conversion au protestantisme lui aura entre-temps permis de prendre un certain recul par rapport à ces réformes, de sorte que son texte s'inscrit désormais dans le grand mouvement des Lumières en Allemagne.

Tout comme celui de Kant, l'article de Reinhold comporte une définition succincte des Lumières, qui peut ici nous servir de point de départ : « à partir d'hommes capables de raison, faire des hommes raisonnables » (... *aus vernunftfähigen vernünftige Menschen machen*). On le voit, cette définition gravite autour du concept de raison, dont il faut assurer la « formation<sup>14</sup> » progressive chez tous les hommes. C'est dire qu'au départ chez eux la raison se trouve à l'état de

---

<sup>12</sup> Kant, *Remarques touchant les observations sur le sentiment du beau et du sublime*, tr. fr. B. Geonget, Paris, Vrin, 1994, p. 127, souligné par nous.

<sup>13</sup> Reinhold, « *Gedanken über Aufklärung* », p. 360. Voir à ce sujet S. Roehr, *A Primer on German Enlightenment*, p. 28 ; Reinhard Lauth, « Nouvelles recherches sur Reinhold et l'*Aufklärung* », *Archives de Philosophie*, 42, 1979, p. 593-629.

<sup>14</sup> Reinhold, « *Gedanken über Aufklärung* », p. 372-374. On trouve dans l'*Anthropologie* de Kant une transition semblable entre un animal capable de raison et un animal raisonnable, mais alors le passage à la raison procède d'une motivation individuelle : « aus sich selbst ». Cf. AK VII, 321. Je remercie Monique Castillo d'avoir attiré mon attention sur ce passage.

simple disposition (*Anlage*). Il s'agit pour ainsi dire d'une raison virtuelle, qu'il faut amener à sa pleine effectivité. Dans ces conditions, on n'incitera pas d'emblée les individus à faire usage de leur propre raison ; il faut plutôt s'employer à les faire accéder d'abord au statut d'êtres raisonnables. D'où la présence, dans la définition, du verbe « faire », qui implique une intervention extérieure dans ce processus, pleinement assumée du reste par Reinhold. En un mot, il faudra faire appel à des éducateurs.

On peut donc déduire deux choses de cette courte définition : 1- Reinhold mise sur l'usage de la raison, ici comme faculté de connaître, et 2- le développement complet de cette faculté dépend d'un processus de formation à la faveur duquel un savoir est transmis. Examinons chacun de ces deux éléments.

Il convient d'entrée de jeu de souligner que le concept d'*Aufklärung* chez Reinhold doit être compris dans son sens littéral. C'est-à-dire que l'ensemble du processus vise à apporter la « lumière<sup>15</sup> » là où règne l'obscurité, et ce dans toutes les couches de la société. Toutefois ce processus présuppose que la lumière ait déjà été faite dans le champ de la connaissance, et plus précisément dans le domaine de la science. Or, c'est là le rôle des savants. L'*Aufklärung* comprend donc cette tâche théorique préalable qui consiste à élucider les concepts, puisque la connaissance pour Reinhold n'exige rien d'autre. Il est en ceci l'héritier de l'école wolffienne pour laquelle la connaissance par simples concepts est possible, pour autant que ceux-ci soient amenés à la clarté et à la distinction. Les « Lumières » sont ici prises au pied de la lettre. D'ailleurs, même après son adhésion au kantisme, Reinhold ne se départira pas complètement de cette conception du savoir.

La raison elle-même se manifeste d'abord avec les concepts distincts. Les Lumières, au sens strict, signifient la mise en oeuvre des moyens disponibles dans la nature en vue d'élucider les concepts confus pour en faire des concepts distincts<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 357.

<sup>16</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 372. Le mot *Aufklärung* dans l'extrait cité est synonyme d'analyse. C'est dire que le terme signifie tout autant élucider des concepts qu'éclairer des personnes. Dans son texte, Reinhold emploie donc le mot *Aufklärung* dans les deux sens. Sur ce double usage dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, voir Michael Albrecht, « Zum Wortgebrauch von 'Aufklärung' bei Johann Joachim Spalding », dans *Vernunftkritik und Aufklärung. Studien zur Philosophie Kants und seines Jahrhunderts*, M. Oberhausen (dir.), Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 2001, p. 11-12. Cf. Reinhold, *Verhandlungen über die Grundbegriffe und Grundsätze der Moralität* (1798), §§ 119, 122; traduit en anglais par S. Roehr, *The Fundamental Concepts and Principles of Ethics* dans son ouvrage *A Primer on German Enlightenment*, p. 203-204. Karl Ameriks, *Kant and the Fate of Autonomy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 98.



Au sens étroit du terme, l'*Aufklärung* se résume dès lors à l'inventaire, le plus complet possible, de toutes les marques contenues dans un concept. Nous avons donc affaire ici à une conception de la connaissance vraie qui repose sur le critère de l'« évidence » produite par la clarté et la distinction.

Avant de passer aux modalités de la communication de ce savoir à l'ensemble de la société, il convient d'abord se pencher sur la pertinence d'une telle démarche de transmission des connaissances. Or, c'est un fait que Reinhold croit fermement aux vertus de la science, car à ses yeux les malheurs des hommes ainsi que le mal moral sont pour la plus grande part attribuables à l'obscurantisme et à l'ignorance. D'où la nécessité de faire reculer les ténèbres qui règnent dans le monde de la vie. Dans l'extrait qui suit, Reinhold décrit, en y acquiesçant, le déploiement des Lumières en Europe jusqu'à lui.

On avait découvert dans les erreurs et dans l'ignorance les sources des plus grands maux [*Übel*] physiques et moraux dont l'humanité jusque-là avait dû endurer le poids sans répit et on attendait des Lumières la délivrance de tous ces maux<sup>17</sup>.

On aura noté la juxtaposition non problématique du mal physique et du mal moral, lesquels seraient imputables à une seule et même cause : l'ignorance et l'erreur. Bien sûr, en adoptant la philosophie kantienne, Reinhold sera appelé à réviser sa position et à distinguer soigneusement entre ce que Kant appelle *Übel* et *Böse*<sup>18</sup>. Il sera sensible à la remarque contenue dans l'« Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique » (1784) selon laquelle un peuple peut avoir atteint un très haut niveau de civilisation (*zivilisiert*), sans pour autant être devenu meilleur moralement (*moralisiert*<sup>19</sup>). Toutefois, même lorsqu'il aura accepté la distinction entre culture et moralité, Reinhold demeurera convaincu que, pour chacun de ces deux domaines, c'est la connaissance claire et distincte des lois et des principes qui constitue le facteur de progrès déterminant. Ce qui signifie que sa confiance en la puissance et l'efficacité du savoir restera intacte.

On comprend dès lors pourquoi c'est l'éducation de l'être humain qui fait suite à la tâche philosophique d'élucidation des concepts. Le savant-philosophe se voit en vérité investi d'une mission, celle qui consiste à apporter la lumière, la connaissance au peuple. Autrement cette

---

<sup>17</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 358.

<sup>18</sup> Cf. Kant, *Kritik der praktischen Vernunft*, AK V, 59-60; tr. fr. L. Ferry et H. Wismann, *Critique de la raison pratique*, dans *Œuvres philosophiques* II, p. 680.

<sup>19</sup> Kant, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht », AK VIII, 26; tr. fr. L. Ferry dans *Œuvres philosophiques* II, p. 199. Reinhold, *Verhandlungen über die Grundbegriffe und Grundsätze der Moralität*, §§ 140-141; tr. , p. 208.

connaissance ne serait, aux yeux de Reinhold, qu'un jeu intellectuel purement futile. La connaissance est par essence utilisable et elle doit être dans les faits rendue « utile à la vie humaine<sup>20</sup> ». Selon l'article publié en 1784 dans le *Teutsche Merkur*, il importe de passer sans tarder de la « spéculation » à l'« action », en sorte que si, chez Kant, ce qui compte c'est d'être l'auteur de la règle de son action, chez Reinhold, c'est bien plutôt l'« application d'une règle » établie au préalable qui doit être au centre des préoccupations de l'*Aufklärer*<sup>21</sup>. En l'occurrence ici, l'homme des Lumières est le philosophe, le savant, à qui incombe la tâche de veiller à la propagation du savoir. On le conçoit sans peine : la relation établie entre la confrérie des philosophes et leur auditoire est asymétrique. De tout temps, les savants ont d'ailleurs formé un « cercle étroit », et Reinhold ne voit pas comment il pourrait en aller autrement, notamment lorsque l'on fait le décompte de ceux, peu nombreux, qui « pensent par eux-mêmes<sup>22</sup> ». Il assume donc pleinement le caractère forcément élitiste du recrutement des éducateurs. Par la force des choses, ceux-ci, à titre d'*Aufklärer*, s'élèvent en vertu de leur savoir au-dessus du commun des mortels<sup>23</sup>.

Nous pourrions cependant soulever la question suivante : est-il vraiment nécessaire qu'il en soit ainsi ? Toute *Aufklärung* implique-t-elle invariablement une relation asymétrique entre éducateur et élève ? Si l'on consulte par exemple à nouveau le texte de Kant « Qu'est-ce que les Lumières ? », on constate en effet que l'*Aufklärung* peut prendre une allure tout autre. Deux exemples suffiront pour illustrer la distance qui sépare ce texte de l'article de Reinhold. Le premier concerne leur usage commun du mot *Gelehrter* pour désigner le savant. Ainsi chez Reinhold, ce mot désigne exclusivement la classe des savants et des philosophes, telle qu'on la trouve à l'oeuvre dans les universités et les académies<sup>24</sup>. Or, dans son texte, Kant fait un usage fort différent du mot *Gelehrter*, puisqu'il y désigne une qualité que chacun est susceptible d'adopter du simple fait qu'il décide de faire un usage public de sa raison, c'est-à-dire lorsqu'il choisit de s'adresser par ses écrits au public des lecteurs. Pour accéder au statut de *Gelehrter*, il

<sup>20</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 354. Voir également, « Die Wissenschaften vor und nach ihrer Säkularisation » (1784), dans Karl Leonhard Reinhold, *Schriften zur Religionskritik und Aufklärung*, p. 400.

<sup>21</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 355, 357.

<sup>22</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 357; Reinhold, *Über das Fundament des philosophischen Wissens*, Léna, Mauke, 1791, reproduction photomécanique Hambourg, Meiner, 1978, p. VI; tr. fr. F.-X. Chenet, *Du fondement du savoir philosophique*, dans *Philosophie élémentaire*, p. 187.

<sup>23</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 374-375, 377. Dans la mesure où il a demandé à être admis au sein de la loge franc-maçonne *Zur wahren Eintracht* (vers 1781), Reinhold n'est certainement pas mal à l'aise avec l'idée d'appartenir à une élite intellectuelle, dévouée à la cause d'une humanité meilleure. Cf. à ce sujet l'article de Hans Gliwitsky, « Carl Leonhard Reinholds erster Standpunktwechsel », dans R. Lauth (dir.), *Philosophie aus einem Prinzip : Karl Leonhard Reinhold*, Bonn, Bouvier, 1974, p. 56-57.

<sup>24</sup> Reinhold, « Gedanken über Aufklärung », p. 354.

n'est donc nullement besoin d'être un savant reconnu au sens institutionnel, il suffit de savoir écrire et d'être animé du désir de penser par soi-même et de partager ses idées. Les exemples de *Gelehrte* chez Kant sont ainsi l'officier, le prêtre et le citoyen qui paie des impôts. Ils ont droit au titre de *Gelehrte* du simple fait qu'ils accèdent de leur propre initiative à un forum de discussion qui est ouvert à qui sait lire et écrire.

Le second exemple tiré du texte de Kant s'inscrit dans la même tendance. On se rappelle en effet qu'y est soulevée la question de savoir s'il est possible à un individu de s'éclairer lui-même. La réponse de Kant est la suivante : cela apparaît très problématique. Par contre, l'*Aufklärung* d'un public entier est une possibilité fort bien envisageable. Mais alors il faut être attentif à l'instance qui prendra en charge le processus. Elle est contenue dans la phrase suivante : « En revanche, la possibilité qu'un public s'éclaire lui-même est plus réelle<sup>25</sup> ». Ce qui étonne dans cette réponse, c'est la forme pronominale utilisée par Kant : le public des lecteurs est en mesure de s'éclairer lui-même, sans qu'il soit besoin de recourir à l'autorité de tuteurs. Le processus d'éducation ici est donc mutuel, plutôt qu'unidirectionnel pour ainsi dire, comme c'est le cas chez Reinhold, pour qui l'éducation doit forcément provenir d'« en haut<sup>26</sup> ». Ainsi, de même que l'individu kantien ne doit pas chercher hors de lui-même la règle de sa conduite, sous peine de sombrer dans l'hétéronomie, de même le public qui s'éclaire lui-même n'a pas à avoir recours à un tuteur attitré, chacun étant libre d'intervenir dans la discussion et étant investi de la même autorité.

À la lumière de ces différences, on comprend mieux selon quelles modalités la thématique de la « communication » sera développée chez Reinhold. En effet, déjà en 1784, son premier souci est de jeter des « ponts » entre le savant et le peuple puisque le premier est détenteur d'un savoir sans doute utile, mais qui, avant que ne s'amorce le processus historique des Lumières, ne se propageait pas aux autres couches de la société. Il y a donc nécessité de frayer des voies de transmission et de découvrir des points de contact avec le commun des mortels. Et Reinhold les situe dans certains concepts qui sont déjà présents dans l'entendement commun et qui sont susceptibles d'être portés à un niveau passablement élevé de distinction, pour autant que le

---

<sup>25</sup> Kant, « Was ist Aufklärung ? », AK VIII, 36; tr. fr., p. 210.

<sup>26</sup> Selon l'expression de Sabine Roehr dans *A Primer on German Enlightenment*, p. 30. Cf. Z. Batscha, « Einleitung », Karl Leonhard Reinhold, *Schriften zur Religionskritik und Aufklärung*, p. 49, 57, 61. Déjà dans la *Critique de la raison pure*, la liberté qui est laissée à la raison lorsqu'elle examine la validité théorique d'énoncés dogmatiques est comparée à celle du « citoyen » qui, sur un pied d'égalité avec tout autre, fait valoir ses prétentions. *Kritik der reinen Vernunft* A 738/B 766, A 752/B 780.

savant, par son travail préalable d'analyse, lui en communique la teneur. Dès le moment où les parties constitutives du concept sont aperçues dans leur évidence, la raison, même commune, accède à une connaissance qui ne peut manquer d'être riche en applications pratiques. Sans doute, les savants sont-ils ceux qui jouent le rôle « actif » dans le processus d'*Aufklärung*, alors que l'entendement commun doit se contenter d'adopter une attitude plus passive, qui consiste à prendre acte des résultats de l'analyse conceptuelle. Mais pour Reinhold cette structure asymétrique est inévitable.

Or, ce développement et cet accroissement des connaissances correspondent à ce qu'on peut appeler, avec Michel Foucault, une « croissance des capacités ». Cette expression décrit en fait très bien l'esprit dans lequel Reinhold aborde le problème de l'*Aufklärung*. Or les Lumières, toujours selon Foucault, comportent une seconde dimension, laissée dans l'ombre chez Reinhold, à savoir la lutte pour la liberté qui se traduit par une « croissance de l'autonomie<sup>27</sup> ». On le voit, Reinhold et Kant, du moins en 1784, incarnent chacun sa manière l'une des deux tendances en présence dans cette constellation historique que sont les Lumières européennes : le potentiel que recèle le savoir, d'une part, la recherche d'autonomie, de l'autre. Il convient de préciser toutefois que telles sont les positions en présence en 1784, car après la fréquentation des textes de Kant, Reinhold se rapprochera naturellement de celui-ci. Ainsi, sa conception des Lumières intégrera-t-elle désormais, et sans équivoque possible, la dimension d'autonomie, notamment l'autonomie de la pensée, si importante pour la conception kantienne. Il reprendra même la terminologie relative à l'« état de tutelle » (*Minderheit*) dont il faut se défaire en se décidant à penser par soi-même et en cherchant à être en accord avec soi-même. Mais cela ne signifie nullement que Reinhold sera par ailleurs prêt à renoncer à sa foi dans les vertus de la science, comme nous allons le voir maintenant.

### 3 – La philosophie comme science rigoureuse

Au mois d'août 1799, Kant publiera sa « Déclaration à l'égard de la doctrine de la science de Fichte » dans laquelle il se porte à la défense du système critique tel qu'il prétend l'avoir lui-même mené à terme une fois pour toutes, de la manière suivante :

---

<sup>27</sup> Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, p. 83.

...[L]a philosophie critique... doit se sentir convaincue qu'aucun changement des opinions, aucune amélioration postérieure ou édifice doctrinal autrement façonné ne la menace, et qu'au contraire le système de la *Critique*, reposant sur une base pleinement assurée [*völlig gesicherte Grundlage*], est ferme pour toujours et même indispensable, pour toute époque future, aux fins suprêmes de l'humanité<sup>28</sup>.

On assiste ici à la réaction outrée d'un homme qui par son travail philosophique a déclenché une dynamique – l'idéalisme allemand -- sur laquelle il se désole de constater qu'il n'exerce aucun contrôle. Or, il faut bien réaliser qu'à travers Fichte, c'est aussi Reinhold qui est visé, car c'est ce dernier qui a formulé l'exigence d'une philosophie fondée sur un principe premier, absolument certain. C'est dire qu'en raison de la visée qui sous-tend sa « philosophie élémentaire » du début des années 1790, Reinhold doit être compté parmi ceux qui ne sont aucunement convaincus que le système kantien repose sur « une base pleinement assurée ».

Il est quand même curieux de constater qu'à l'époque de la publication de ses *Lettres sur la philosophie kantienne* (1786-1787), Reinhold souscrit sans restriction apparente à la philosophie de Kant en raison, entre autres, des bénéfices que l'on peut en tirer concernant la religion -- qui trouve désormais son fondement dans la morale -- mais que bientôt après il repère des failles graves dans le système de la philosophie critique, au point de se résoudre à emprunter une « voie différente », « indépendante des fondements » jetés par Kant<sup>29</sup>. En effet, dès 1789, c'est-à-dire avant même que Kant ne publie la troisième et dernière partie de son système, la *Critique de la faculté de juger*, Reinhold s'efforce de reconstruire l'édifice critique à l'aide des matériaux rendus disponibles par Kant en mettant au jour une présupposition inquestionnée de la philosophie critique : le concept de représentation<sup>30</sup>, auquel il accordera peu après valeur de principe. Par là, Reinhold entend corriger ce qu'il considère être le talon d'Achille du kantisme : le caractère incomplet et chancelant des fondements qui supportent l'édifice de la *Critique de la raison pure*. Il déplore en outre le caractère « circulaire » des preuves avancées par Kant dans cette oeuvre<sup>31</sup>.

---

<sup>28</sup> Kant, « Erklärung in Beziehung auf Fichtes Wissenschaftslehre », AK XII, 371; tr. fr. J. Rivelaygue, « Déclaration à l'égard de la Doctrine de la Science de Fichte », dans *Œuvres philosophiques* III, p.1212.

<sup>29</sup> Voir le jugement porté par Reinhold sur son *Versuch einer neuen Theorie des menschlichen Vorstellungsvermögens* dans la seconde édition de ses *Briefe über die Kantische Philosophie*, Tome I, Leipzig, Göschen, 1790, réédition Leipzig, Reclam, 1923, p. 95, note.

<sup>30</sup> Reinhold, *Versuch einer neuen Theorie des menschlichen Vorstellungsvermögens*, Prague et Iéna, Widmann et Mauke, 1789, reproduction photomécanique Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1963.

<sup>31</sup> Reinhold, *Über das Fundament des philosophischen Wissens*, p. 130.

Or cette dissidence précoce, de la part de celui qui au départ se présente comme l'ardent défenseur de la philosophie kantienne, s'explique en grande partie, du moins telle est l'idée que j'entends développer ici, par sa conception de l'*Aufklärung* qui, comme nous l'avons vu, diffère de celle de Kant sur des points essentiels. Et en ceci, je souscris à la thèse de Wolfgang Schrader qui met sur le compte d'une conception bien précise des Lumières le lien que l'on trouve chez Reinhold entre la recherche d'un principe premier pour la philosophie et les préoccupations « didactiques » qui se font jour continuellement dans ses oeuvres<sup>32</sup>. Il y a donc lieu ici de donner une illustration plus précise du genre de philosophie auquel mène une conception de l'*Aufklärung* centrée sur l'accroissement du savoir et sa transmission.

D'entrée de jeu, pourtant, la préoccupation de Reinhold n'est pas foncièrement différente de celle de Kant. Il entend mettre un terme à une situation intolérable qui domine son époque aux prises avec deux maux : la superstition et l'incrédulité. Or, il convient de le noter, ces deux écueils sont également évoquées dans le texte de Kant « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée<sup>33</sup> ? ». Nous avons vu cependant que le moyen présenté par Kant pour contrer la superstition prend une allure bien particulière et diffère beaucoup de celui que propose Reinhold. Pour Kant, faut-il le rappeler, c'est en pensant par soi-même, c'est en n'acceptant que l'autorité de sa propre raison que l'on parvient à échapper à l'emprise de la superstition. Reinhold, en revanche, réagit à ce fléau en prônant, ici comme avant, une surenchère de connaissance. En d'autres mots, ce qui intéresse Reinhold, même à l'époque où il découvre la philosophie kantienne, c'est ce qu'il nomme une *Aufklärung* scientifique (*wissenschaftliche Aufklärung*<sup>34</sup>). L'expression traduit en fait très exactement le programme de la philosophie élémentaire, laquelle propose un perfectionnement du savoir philosophique lié à une stratégie de communication de ce savoir. Pour ce, la philosophie doit d'abord devenir une « science rigoureuse ». À coup sûr, l'expression « philosophie comme science rigoureuse » fait immédiatement penser au texte célèbre de Husserl, mais nous savons fort pertinemment que c'est Reinhold qui en est le véritable

---

<sup>32</sup> W. Schrader, préface à son édition de *Über das Fundament...*, p. XVI\* : « Reinholds Konzept einer auf ein erstes allgemeingeltendes Prinzip gegründeten Philosophie ist nicht das blosse Produkt abstrakter Selbstreflexion der Philosophie auf ihre eigenen Bedingungen. Ihm liegt ein ursprünglich praktisches Interesse an Aufklärung zugrunde. Bereits der oben gegebene Hinweis auf den Zusammenhang zwischen dem didaktischen Interesse Reinholds und seinem Versuch der Begründung und Rechtfertigung der kritischen Philosophie durch die Explikation ihrer Prämissen war eine erstes Indiz dafür ».

<sup>33</sup> Kant, « Was heisst : sich im Denken orientieren ? », AK VIII, 145-146; tr. fr., p. 543-544.

<sup>34</sup> Reinhold, Lettre à Christian Gottlob von Voigt du début de novembre 1786, dans K. L. Reinhold, *Korrespondenz 1773-1788*, R. Lauth, E. Heller et K. Hiller (éd.), Stuttgart-Bad Cannstatt et Vienne, Frommann-Holzboog et Verlag der Österr. Akad. d. Wiss., p. 146.

auteur et que sa reprise par le père de la phénoménologie transcendantale est très symptomatique, dans la mesure elle repose sur des affinités profondes<sup>35</sup>. En effet, Reinhold fait face lui aussi à quelque chose comme une ‘crise de l’humanité européenne’, qui n’est en vérité imputable à rien d’autre qu’à une déficience du savoir, ou encore à ce que Reinhold nomme l’état interne de la philosophie (*innerer Zustand der Philosophie*<sup>36</sup>). Le véritable malaise en matière de religion, de devoirs moraux et de droits provient en dernier ressort du savoir théorique, de la spéculation philosophique, qui a failli à son travail d’élucidation de la connaissance et de ses fondements. D’où la nécessité d’une philosophie véritablement scientifique.

Aux yeux de Reinhold, Kant est très certainement celui qui a donné son impulsion décisive au développement d’une telle philosophie, mais il a manqué de radicalité en se contentant de mettre au jour uniquement les premiers principes de la métaphysique, sans remonter jusqu’au principe de la connaissance en général, et encore moins jusqu’au principe premier de toute philosophie. Kant s’en est tenu à son projet critique, qui correspond d’ailleurs très fidèlement à sa conception des Lumières : expliquer le mécanisme d’engendrement de l’illusion métaphysique, afin de pouvoir se soustraire à son autorité usurpée. Par contraste, Reinhold propose un ambitieux projet épistémologique visant à édifier la science de toutes les sciences, à commencer par l’ensemble des sciences proprement philosophiques.

La logique, la métaphysique, la morale, le droit naturel, la théologie naturelle, même la *Critique de la raison pure* et toutes les sciences philosophiques empiriques, en tant qu’elles supposent la philosophie pure, manquent de fondements établis, reconnus et universellement valables, et cela lui manquera et devra lui manquer aussi longtemps que manquera une *philosophie élémentaire*, c’est-à-dire une *science des principes* communs à toutes les sciences philosophiques spéciales<sup>37</sup>.

Il convient ici d’ajouter que le moyen mis en oeuvre par Reinhold en vue d’établir le principe premier de la philosophie élémentaire nous ramène à la clarté et à la distinction comme critères de la vérité de toute connaissance, comme c’était le cas dans son texte de 1784 sur les Lumières. Il va sans dire que le principe de conscience, à titre de principe absolument premier, possède un

---

<sup>35</sup> Husserl, *Philosophie als strenge Wissenschaft* (1910/1911), Francfort, Klostermann, 1970; tr. fr. M. B. de Launay, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 1989. Sur la dette de Husserl envers Reinhold, voir la recension par Karl Schuhmann de l’ouvrage de Hartmut Tietjen, *Fichte und Husserl*, dans *Philosophische Rundschau*, 28, 1981, p. 260-261.

<sup>36</sup> Reinhold, *Briefe über die Kantische Philosophie*, tome I, p. 11. Dans ses *Beyträge zur leichtern Uebersicht des Zustandes der Philosophie bey dem Anfange des 19. Jahrhunderts*, Cahier VI, Hambourg, Perthes, 1803, il sera même question, à la manière de Husserl, d’une « Crisis im Zustande der Wissenschaft », p. IV.

<sup>37</sup> Reinhold, *Über das Fundament...*, p. XIII-XIV; tr. fr., p. 190. Cf. *Briefe über die Kantische Philosophie*, tome I, p. 35.

statut bien particulier, dans la mesure où il ne peut dépendre d'aucun autre principe qui lui serait extérieur. Aussi ce principe jouit-il d'une complète autarcie, étant en lui-même et par lui-même « entièrement déterminé », ce qui signifie qu'aucune de ses composantes ne demeure dans l'ombre, en sorte que l'ensemble du principe apparaît dans une « évidence immédiate<sup>38</sup> ». C'est à cette seule condition que l'édifice de la connaissance tout entier peut accéder à la certitude indubitable. Il devient clair ici dans quelle mesure pour Reinhold toute la connaissance trouve son point d'appui dans la philosophie pure, dans la spéculation.

Or, la spéculation philosophique ne cherche pas ici à se confiner dans une tour d'ivoire. Ce serait se méprendre sur les intentions pratiques qui sous-tendent toute la pensée de Reinhold. Ainsi le but de la philosophie élémentaire ne consiste pas simplement à dégager des principes qui soient valables (*gültig*), c'est-à-dire susceptibles éventuellement d'être reconnus par le cercle étroit des savants. Au contraire la préoccupation première de Reinhold est de faire en sorte que les principes philosophiques découverts par la spéculation soient, dans les faits, reconnus par tous (*geltend*). Aussi Reinhold fait-il une distinction très nette entre une connaissance *allgemeingültig*, potentiellement acceptée par tous, et une connaissance *allgemeingetend*, effectivement reconnue par tous<sup>39</sup>. Cet élément de reconnaissance universelle effective est de la plus haute importance pour la conception reinholdienne de la philosophie, car, en vertu de l'idéal des Lumières qui lui est sous-jacent, le savoir théorique est nécessairement destiné à une application concrète. Ceci ne pose en vérité aucun problème particulier, pour autant que les principes qui fondent ce savoir théorique soient pleinement assurés. Ils servent dès lors de caution à un tel savoir, sans quoi la pratique risque d'être en proie à toutes les dérives.

Aussi la plupart des malentendus et débats des philosophes, et certes les plus importants précisément, ne concernent-ils pas du tout l'application des principes communément

---

<sup>38</sup> Reinhold, *Über das Fundament...*, p. 83; tr. fr., p. 227. Reinhold, « Über das Verhältnis der Theorie des Vorstellungsvermögens zur Kritik der reinen Vernunft », dans *Beiträge zur Berichtigung...*, tome 1, éd. F. Fabbianelli, p. 194-195; tr. fr. F.-X. Chenet, « Du rapport de la théorie de la faculté de représentation à la critique de la raison pure », dans *Philosophie élémentaire*, p. 147.

<sup>39</sup> Chez Kant, en revanche, *Aufklärung* signifie d'abord être éclairé sur soi-même, être en accord avec sa propre raison et refuser l'hétéronomie. Nous sommes loin ici d'une conception des Lumières comprises, ainsi que le veut Reinhold, comme un acquiescement à une vérité évidente pour tous les êtres raisonnables. Lorsqu'il formule sa maxime dans « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? », Kant affirme plutôt que la règle ou la loi en question doivent être envisagées comme étant susceptibles de devenir un « principe universel de l'usage de sa propre raison », sans égard ici à la raison d'autrui. Il ne s'agit donc pas d'un simple acquiescement à une vérité théorique, mais d'une adhésion impliquant le sujet connaissant lui-même, dans la mesure où il ne fait pas que reconnaître une évidence, mais où il reconnaît dans la règle la loi qui émane de sa raison. On le voit, la compréhension kantienne de l'*Aufklärung* touche l'essence du concept d'autonomie. Kant, « Was heisst : sich im Denken orientieren ? », AK VIII, 147, note; tr. fr. modifiée p. 545, souligné par nous.



connus, mais les principes mal compris eux-mêmes, qui, parce qu'ils n'étaient pas des *principes premiers* ou parce qu'ils n'étaient pas déterminés par des *principes premiers*, manquent de la détermination intégrale, qui est la condition essentielle pour qu'on puisse les appliquer<sup>40</sup>.

Conformément aux préoccupations pratiques de Reinhold, l'application du principe constitue le but ultime. Il est à la recherche de l'efficacité pratique de normes universellement reconnues.

Même si un tel travail d'application requiert, de l'aveu même de Reinhold, l'intervention de la faculté de juger (*Beurtheilungsvermögen*), cette dimension de la question ne pose pas de problèmes en vérité. Là toutefois où il importe d'être vigilant, c'est au moment de l'établissement du principe. Celui-ci doit être clair et distinct, au sens il doit être déterminé dans toutes ses composantes. C'est à cette seule condition qu'une praxis est susceptible de réussir. Le succès pratique dépend au premier chef de la vérité de la théorie. Dans une lettre du 2 juin 1795, Fichte écrit à Reinhold : « Vous philosophez avec et à partir d'un intérêt pratique, voilà ce qui domine dans vos écrits<sup>41</sup> ». En vérité, Fichte ne s'y est pas trompé et ce constat fera surface au moment où, en 1799, Reinhold mettra un terme à son adhésion à la *Wissenschaftslehre* : Fichte constate à cette occasion que Reinhold a toujours insisté pour que la spéculation intervienne dans la vie, et qu'elle oriente le cours des choses. Ce qui n'est pas en soi une nécessité, du moins pour Fichte qui considère que la spéculation philosophique et la vie se situent dans deux registres tout à fait différents, indépendants l'un de l'autre. En somme, c'est comme si Reinhold, malgré son mépris affiché pour l'éclectisme de la philosophie populaire, avait néanmoins retenu d'elle cette exigence d'efficacité imposée au discours philosophique, cette obligation de résultats pour ainsi dire<sup>42</sup>.

Notre démarche nous a permis de faire apparaître Kant sous un jour sans doute inhabituel. En effet, on le considère le plus souvent comme le philosophe qui dans la *Critique de la raison pure*, s'est appliqué à énoncer les conditions de la possibilité de la connaissance objective. On le voit de la sorte comme le grand théoricien de la connaissance. Mais il ne faut pas oublier que la visée véritable de la première *Critique* consiste à dénoncer, sur la base des avancées de

---

<sup>40</sup> Reinhold, *Über das Fundament...*, p. XI; tr. fr., p.189.

<sup>41</sup> Fichte, Lettre à Reinhold du 2 juin 1795, GA III.2: 343.

<sup>42</sup> Voir à ce sujet l'excellent article de Günter Zöller, « Die Unpopularität der Transzendentalphilosophie. Fichtes Auseinandersetzung mit Reinhold (1799-1801) », dans *Die Philosophie Karl Leonhard Reinholds*, M. Bondeli et W. Schrader (dir.), Amsterdam & New-York, Rodopi, 2003, p. 217-240. Sur l'éclectisme de la philosophie populaire, cf. *Briefe über die Kantische Philosophie*, p. 56.

l'Analytique transcendantale, l'imposture de la métaphysique dogmatique. Dans cette perspective, les conditions de la possibilité de l'expérience ont un rôle somme toute subalterne, l'important étant d'aider la raison à renouer avec elle-même, avec sa véritable destination. La note du texte « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? » nous a fait voir que la vérité, au sens large, est d'abord une question d'autonomie, au sens où on doit obéir à la règle que l'on se donne à soi-même par sa propre raison. C'est comme si la vérité était d'emblée une question d'authenticité, d'honnêteté face à soi-même, plutôt qu'une prétention à l'objectivité. Il va sans dire que cette thématique ressort très clairement des écrits de philosophie pratique chez Kant. On n'a qu'à rappeler la hantise du mensonge, qui constitue en quelque sorte le péché capital. Il y a au cœur de la pensée kantienne un refus de berner, et peut-être surtout, un refus de se berner soi-même. Car en morale il est possible, voire tentant, de se mentir à soi-même afin de passer à ses propres yeux pour meilleur que l'on est. Mais cette exigence d'honnêteté envers soi-même est également présente dans le volet théorique de la philosophie critique. La *Critique de la raison pure* ne se définit-elle pas, en effet, comme une entreprise d'« examen de soi » en vue de parvenir à une « connaissance de soi »<sup>43</sup> ? Le point de départ de la *Critique* ne consiste-t-il pas en une raison spéculative qui s'illusionne elle-même, en proie à une apparence trompeuse produite par elle-même ? D'où le résultat final de la *Critique de la raison pure théorique*, qui est simplement négatif, dans la mesure où Kant exhorte l'individu rationnel à une « discipline », visant à contrer une apparence dialectique qui ressurgit toujours à nouveau. Dans ces conditions, l'accord du sujet connaissant avec lui-même, la transparence à soi de ce sujet apparaît comme une lutte de tous les instants.

En regard de ceci, l'univers philosophique de Reinhold, du moins quant à ses motivations ultimes, se montre sous un jour très différent. Reinhold recherche à ce point une connaissance objective qu'il ne se contente pas d'un savoir potentiellement « valable » pour tous, mais d'un savoir qui « vaut » effectivement pour tous. On assiste ici à une *Aufklärung* militante qui invite l'individu à adhérer à des vérités claires et distinctes, à des vérités objectives, dans lesquelles tout un chacun doit se reconnaître. Car le profit que l'on est susceptible de tirer d'une connaissance bien fondée et assurée n'est pas négligeable. En effet, pour Reinhold les dérapages de la praxis sont d'abord et avant tout imputables à des connaissances théoriques mal assurées. Nous avons vu qu'à ses yeux le bien physique et le bien moral dépendent au premier chef d'une connaissance

---

<sup>43</sup> *Kritik der reinen Vernunft*, A XI, A 711/B 739.

juste. Aussi avons-nous noté que pour Reinhold, ce n'est pas l'application des principes de la morale et du droit qui fait problème ; c'est plutôt l'incertitude qui règne au plan de leur assise théorique. Telle est aussi la tâche de la philosophie élémentaire, c'est-à-dire d'une philosophie qui peut enfin prétendre au statut de science rigoureuse. Il est d'ailleurs remarquable qu'en dépit de tous les emprunts terminologiques faits à Kant par la Théorie de la représentation de 1789, il n'y ait pas de place chez Reinhold pour quelque chose de tel qu'une apparence transcendantale toujours récurrente. Au contraire, une philosophie qui repose sur un fondement ultime et absolument certain doit parvenir à écarter l'apparence une fois pour toutes.

En somme, le contraste avec Reinhold nous aide à faire apparaître la motivation qui anime la philosophie critique. Reinhold exploite dans le sujet moderne ce que l'on pourrait appeler le triomphe de la connaissance théorique. La connaissance objective doit pouvoir mener au bonheur dans la mesure où l'application ne constitue qu'un problème subsidiaire. Tout autre nous semble dès lors être la préoccupation de Kant, l'*Aufklärer*. En fait, c'est comme s'il cherchait à lutter contre la dispersion du sujet moderne. Ce motif est évident dans la philosophie pratique : le bonheur comme principe moral y est condamné, bien sûr, parce qu'il ouvre la porte à l'hétéronomie, mais aussi parce que le bonheur, considéré comme principe, est un concept éclaté, qui va dans tous les sens, en sorte que l'agent moral, armé d'un tel principe, ne s'y retrouve tout simplement pas. Mais il en va de même pour la philosophie théorique : la *Critique de la raison pure* entre en scène parce que l'Antinomie fait éclater au grand jour la division de la raison avec elle-même. Or les querelles intestines de la métaphysique ne peuvent être surmontées qu'à la faveur d'une réévaluation à la baisse des prétentions de la raison théorique, laquelle peut dès lors renouer avec elle-même, être en accord avec elle-même.